

Actualité de la pensée et des valeurs du père Chevrier

Soirée débat du 9 novembre 2010

Des manifestations organisées par la Fondation du Prado et l'Association Prado Rhône Alpes à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de la fondation du Prado par Antoine Chevrier en 1860, se déroulent au cours de cette année 2010. Il y a donc 150 ans que, celui qui fut vicaire de la paroisse de St André de la Guillotière et aumônier de la Cité de l'Enfant Jésus aux Brotteaux, créait une œuvre pour accueillir les enfants pauvres de la Guillotière. Antoine Chevrier, homme d'Église, éducateur, « fondateur d'action sociale » présente-t-il encore « une actualité », autrement dit sa pensée et ses valeurs ont-elles un écho dans notre modernité ? Telle était le sujet de cette soirée débat qui s'inscrivait dans les manifestations de l'anniversaire de la naissance du Prado.

C'est la belle salle des mariages de la mairie du 7^{ème} arrondissement de Lyon que la Fondation et l'association Prado Rhône-Alpes avaient choisie, ce 9 novembre 2010, pour la seconde manifestation de ce cent cinquantième de la fondation du Prado : une soirée débat autour « de l'actualité de la pensée et des valeurs du père Chevrier. »

Parler de la pensée et des valeurs du père Chevrier pouvait sembler une gageure pour une fondation et une association laïques. Mais on a bien compris depuis le colloque qui a eu lieu les 7&8 octobre 2010, dans le cadre des manifestations organisées à l'occasion des 150 ans du Prado, que se rappeler l'origine de l'œuvre d'éducation du Prado est une manière de s'approprier notre histoire et de voir l'évolution de notre métier. L'accueil que nous a réservé l'équipe municipale de la mairie du 7^{ème} arrondissement et la présence aux côtés de Christian Delorme de Philippe Meirieu montrent, s'il en était besoin, que l'intérêt porté à l'action, à la pensée et aux valeurs d'un éducateur et d'un pédagogue, peut permettre le dialogue, le débat et la recherche.

Les interventions

Le 9 novembre, donc, le public qui s'était inscrit depuis le mois de septembre avait pris d'assaut la salle des mariages de la mairie des 18 heures 30. Les 140 places prévues n'ont pas suffi et Mr Nejja, le gardien de la mairie a dû ajouter une vingtaine de sièges.

Pour débattre, étaient conviés : Christian Delorme, prêtre du Prado et qui est très impliqué dans le dialogue interreligieux, particulièrement avec les musulmans. Philippe Meirieu, Professeur des universités en Sciences de l'Éducation, à Lyon2 et 2^{ème} Vice-président de la Région Rhône-Alpes, délégué à la formation tout au long de la vie. Yves Musset, prêtre du Prado et fin connaisseur de l'histoire d'Antoine

Chevrier, et enfin Jacques Désigaux, sociologue, coauteur avec Marius Alliod, du livre : « *Un fondateur d'action sociale, Antoine Chevrier* », qui a animé le débat.

Après les mots de bienvenue de Jean Marc Ducard, 2ème Adjoint représentant Monsieur le Maire du 7^{ème} arrondissement, qui rappelait l'implantation historique du Prado dans le 7^{ème} et la récente exposition de tableaux des élèves de l'Institut Antoine Chevrier dans cette même mairie, Monsieur Pierre Dumont, Président de la Fondation et de l'Association du Prado, remerciait la municipalité pour son accueil. Il remerciait aussi les intervenants et retraçait brièvement l'évolution du Prado. Il rappelait que la branche éducative du Prado se composait d'une Fondation reconnue d'utilité publique et de trois associations indépendantes qui sont : l'association du Prado de Saône et Loire, l'association du Prado 33 à Bordeaux et l'association Prado Rhône Alpes. Il indiquait aussi que Prado Rhône Alpes accueille chaque année environ 1000 enfants, adolescents et jeunes adultes fragilisés, victimes de maltraitance, en souffrance sociale ou psychologique ou en prise avec un environnement délinquant. Pierre Dumont disait aussi que l'association gère 19 établissements et services, répartis sur 6 départements et emploie plus de 500 salariés. Par ailleurs, depuis 2006, la Fondation du Prado a décidé d'entreprendre des actions d'insertion par l'économique pour des adultes. Ces quelques éléments donnaient une idée du développement considérable qu'a connu le Prado depuis sa création sous le Second Empire en 1860. Après ces avant propos, c'était au tour de Jacques Désigaux de présenter le thème de la soirée : « l'actualité de la pensée et des valeurs du père Chevrier. » Il demandera à Christian Delorme de parler des jeunes qui d'Antoine Chevrier à nos jours sont l'objet de l'attention et de l'accueil des éducateurs. De Philippe Meirieu, on attendra qu'il replace l'action du fondateur du Prado dans le contexte pédagogique de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et dans les courants plus modernes de la prise en charge éducative.

Yves Musset

La soirée devait commencer par une communication du père Yves Musset, prêtre du Prado et archiviste de l'œuvre. Ses patientes recherches sur les origines d'Antoine Chevrier, son exégèse des écrits du prêtre de la Guillotière en font un incontournable connaisseur de la pensée du fondateur du Prado. Le père Musset, souffrant, a fait parvenir un texte qui a été lu par Ambroise Charleroy, éducateur au Prado et qui s'intéresse aussi à l'histoire de l'association du Prado. Il est l'auteur d'un recueil de témoignages d'anciens pensionnaires des établissements du Prado.

Le texte d'Yves Musset s'articule autour de deux séries de questions :

1) Qui étaient ces jeunes que le père Chevrier accueillait ainsi au Prado ? D'où venaient-ils ? Qui les orientait vers le Prado et de quelle manière ?

2) Que cherche à faire en profondeur Antoine Chevrier avec ces jeunes qu'il accueille au Prado pour une durée de quelques mois seulement ?

Pour répondre à la première série de questions, Yves Musset prend appui sur le livre de Jean François Six et sur les listes des enfants accueillis par Antoine Chevrier.

Yves Musset dans son texte rappelle, en citant des témoignages recueillis lors du procès en béatification d'Antoine Chevrier, que les jeunes pris en charge par A.

Chevrier étaient perçus par les gens comme « *de vrais sauvages* », tout en exprimant leur étonnement d'avoir vu ces « *sauvages* » devenir tout autres : « *Au bout de quelques temps, ils étaient complètement transformés. Ils devenaient peu à peu attachants, sympathiques* »

À propos de l'âge des jeunes accueillis au Prado entre 1868 et 1873, Yves Musset constate que les plus nombreux sont les 13 ans, qui forment en moyenne 41% des effectifs. Les 14 ans sont 20%. Les 12 ans, 14%. Les 15 ans représentent 10% et ceux qui ont entre 16 et 20 ans ne sont qu'environ 8%. La plupart de ceux qu'on accueille au Prado sont donc de grands enfants.

D'où viennent ces enfants ? Ils sont amenés souvent par leurs parents, parce qu'ils n'en sont plus maîtres ; d'autres pour s'en débarrasser ; d'autres encore viennent demander au père Chevrier d'aller retirer leurs enfants de la prison pour les prendre au Prado et la Justice y consent. En fait, le placement des enfants au Prado se faisait principalement par l'intermédiaire des paroisses, puisque le père Chevrier écrit dans son règlement de 1877 : « *On n'admet dans la Providence du Prado que les enfants qui se présentent avec la recommandation de Monsieur le Curé de la paroisse, attestant qu'il y a des raisons pour recevoir l'enfant* ».

Pour répondre à la deuxième série d'interrogations, Yves Musset s'arrête un instant sur la rencontre, en 1857, d'Antoine Chevrier et de Camille Rambaud, fondateur lui aussi d'une œuvre pour recueillir des enfants pauvres. C'est là, dans le travail réalisé avec les enfants de la Cité, que tout a pris sens et forme pour Antoine Chevrier, ainsi que pour celles et ceux qui furent alors ses coopérateurs, parmi lesquels on peut compter Pierre Louat, Amélie Visignat et Marie Boisson. Après trois années de collaboration, Antoine Chevrier et Camille Rambaud se séparent et le premier fonde le Prado pour continuer l'œuvre de première communion commencée à la Cité. Yves Musset note que la forme de la prise en charge découverte par Antoine Chevrier à la cité sera reportée au Prado. C'est là une dette que le Prado a contractée envers cette institution originale.

Antoine Chevrier n'apparaît pas comme un pédagogue, il n'a pas décrit un système, même si l'on retrouve quelques préceptes dans son œuvre :

Ne jamais frapper les enfants.

Les reprendre avec patience et douceur. « *Ils ne peuvent être sages en un jour* ». Ne pas être dur avec eux.

Les aimer. Avoir pour eux les soins d'un père et d'une mère tant pour leur corps que pour leur âme.

« Ne jamais les laisser seuls, toujours avoir les yeux sur eux, en classe, au dortoir, au réfectoire et en récréation ».

Les respecter. On est là pour eux. Par exemple, « *ne pas se servir d'eux comme de domestiques* ».

« Éviter scrupuleusement toute caresse ou familiarité avec les enfants.

Éviter toute particularité ou amitiés particulières qui attirent toujours les mépris et les discordes », etc.

Au fond, le successeur du Père Chevrier à la tête du Prado, le père Duret, résume le travail accompli par le fondateur : « *1° On les apprivoisait ; 2° On les civilisait ; 3° On les christianisait* ». « *On les apprivoisait.* »

Antoine Chevrier fonda, à proximité du Prado, une œuvre dite de la Persévérance, où certains anciens de la Première communion demeuraient comme pensionnaires. On notera que c'est de là qu'en 1931 démarrera une nouvelle initiative du Prado : l'école d'orientation professionnelle du père Audin.

Christian Delorme

Christian Delorme, prend la parole à son tour pour exposer ses vues sur la jeunesse d'aujourd'hui. Il se présente comme « un spectateur engagé de l'évolution de notre société. » On se souvient de son engagement auprès des jeunes des banlieues, en particulier lors de la marche pour l'égalité en 1983, et depuis dans un dialogue avec les jeunes musulmans.

Le constat qu'il fait aujourd'hui est d'autant plus pessimiste qu'il se souvient de l'époque des « Trente glorieuses » qui ont permis à toute une génération d'accéder à un meilleur statut social que leurs parents. À cette époque, la non réussite scolaire n'entraînait pas nécessairement de difficultés d'insertion sociale. Il n'est pas nostalgique, les sociétés antérieures avaient leurs difficultés et étaient relativement dures. Mais il constate que d'une manière générale, les conditions d'entrée dans la vie adulte se sont dégradées. Le citoyen est devenu un consommateur, ce qui érige en modèle la réussite individuelle, la starisation. Les adultes veulent rester adolescents, et la tendance à « l'adulcescence » se développe. Notre société nous a octroyé des libertés, mais Christian Delorme note que s'il n'y a pas des adultes pour aider les jeunes à les vivre, ces libertés se retournent contre eux. Il faut aux jeunes des interlocuteurs pour se construire. Beaucoup de jeunes, constate-t-il, ne profitent pas de ces rapports. Il redit que notre société fait la part trop belle à l'individu et à la responsabilité personnelle. L'adolescence, période de construction de l'individu, a besoin d'être accompagnée, mais il constate qu'aujourd'hui, notre société ne valorise pas suffisamment sa jeunesse, de « sauvagions » en « racailles », la jeunesse n'entend pas qu'elle est aimable et qu'elle est digne d'être aimée.

Autre point important, il note que la jeunesse a besoin de prendre des risques, mais que ceux-ci doivent être régulés. Mais où trouver des rites de passage ? Ceux du passé : première communion, apprentissage, service militaire ont disparu, il faudrait en inventer d'autres. Il va jusqu'à se demander si la délinquance ne serait pas une manière de prendre des risques et de jouer avec sa vie.

Il constate que notre société semble incapable d'accueillir et d'aimer ses jeunes. Elle magnifie la jeunesse, mais comme produit de consommation : tout le monde veut rester jeune. Dans le même temps, la société se montre de plus en plus incapable de gérer la souffrance de beaucoup de jeunes : elle balance entre révolte et impuissance. Elle ne comprend pas qu'elle a une jeunesse qui est en déroute, qui a besoin de crier son mal-être. Il manque donc à la société des adultes une compassion active pour sa jeunesse. Il conclue en disant que dans notre société, il y a une véritable crise de l'autorité et du respect. La distinction latine entre *potestas* et *auctoritas* (la *potestas* est le pouvoir fondé sur la fonction, le grade ou le statut, l'*auctoritas*, c'est l'influence, l'ascendant, le crédit.) l'amène à se demander quelles sont les institutions porteuses d'autorité respectable aujourd'hui. Il faut retrouver, lance-t-il, un respect mutuel entre jeunes et adultes, inventer une culture du respect.

Philippe Meirieu

C'est au tour de Philippe Meirieu de prendre la parole à l'invitation de Jacques Désigaux, qui lui demande de resituer l'action d'Antoine Chevrier dans les grands courants de la pédagogie.

Avant de développer son sujet, Philippe Meirieu rappelle qu'il est vice président de la Région Rhône Alpes, délégué à la formation tout au long de la vie. Il note que la Région finance, en partie, les Jardins du Prado, cette activité d'insertion par l'économique.

D'entrée de jeu, Philippe Meirieu constatant que la pédagogie de Chevrier n'est pas, comme par exemple celle de Don Bosco, écrite et érigée en système, elle est donc difficilement repérable. Il se propose cependant, au regard de ce que le prêtre a pu écrire ici ou là et faire avec les enfants dont il avait la charge, de placer l'action de Chevrier sous un triple patronage : l'insurrection, la laïcité, la marginalité.

Pour lui Chevrier est un « insurgé », insurgé devant le sort que les hommes font à leurs enfants. Ils les mettent au monde, mais ne leur offrent pas la possibilité de prendre une place dans ce monde. Chevrier s'inscrit donc du côté des enfants maltraités. Chevrier est aussi un « laïque » et pour éclairer cet aspect, il parle de cette laïcité qu'il voit dans le Magnificat : « *Il a renversé les puissants de leurs trônes et élevé les humbles.* », il repart aussi de la distinction que les grecs anciens faisaient entre le « laïos » et le « démos ». Ce dernier était le peuple fréquentable, celui qui pouvait aller sur l'Agora. « Le laïos » était la populace, la foule, et d'une certaine manière les « sauvages », « la racaille ». Philippe Meirieu, pense que Chevrier exerçait au près du peuple un véritable compagnonnage, bien différent d'un triage qui consisterait à choisir ceux qui seraient dignes d'accéder au « démos ». Il dit aussi que Chevrier est un « marginal », c'est à la marge que s'élaborent avec les personnes les plus en difficulté les pratiques qui seront réinvesties dans le système tout entier. Chevrier s'inscrit dans la grande lignée des éducateurs qui se lèvent contre le décret d'inéducabilité dont sont l'objet certains enfants, il pense à Itard, Pestalozzi, Makarenko, Don Bosco. Philippe Meirieu classe donc Chevrier dans cette lignée de « héros pédagogiques », qui s'autoproclament. Mais notre modernité qui a décidé de démocratiser l'éducation, ne peut pas aussi démocratiser l'héroïsme, c'est-à-dire l'espèce d'investissement hors normes dont ont fait preuve les pionniers.

À partir du moment où Antoine Chevrier est admis dans la grande famille des pédagogues, s'appliquent donc à lui des principes qui caractérisent leurs actions.

1) accueillir les enfants dans leur globalité : les considérer comme des êtres humains complets ; ici on peut reprendre le principe de Pestalozzi : « l'enfant est la fois : tête, cœur, main »

2) Prendre les enfants comme ils sont, mais ne pas les laisser là où ils sont. Maria Montessori disait : « il faut toujours se mettre à la portée des enfants, jamais à leur niveau. »

3) Articuler en permanence, continuité et rupture : on ne peut pas arracher brutalement quelqu'un à la totalité de ce qu'il a été, de son milieu et de sa culture. Il faut permettre à l'enfant d'articuler sa culture vernaculaire avec une culture qui pense l'horizon de l'universalité.

4) Organiser l'institution et structurer le cadre. La contrainte du cadre est la condition de l'émergence de la liberté, de l'inventivité et de la créativité.

5) Nécessité pour chaque jeune de comprendre et d'imputer. Tous les jeunes aujourd'hui sont capables d'expliquer en quoi ils sont victimes du système. La compréhension compatissante ne doit pas empêcher le jeune de s'imputer ses propres actes, cette imputation est la condition nécessaire de son éducation.

6) L'amour : il vaut mieux aimer les enfants quand on fait de l'éducation, oui, mais aimer dans la pudeur. On retrouve cela chez Don Bosco, une sorte de bienveillance qui ne se dit pas, mais malgré nos différences, elle dit que nous sommes « fait du même bois » et qu'il y a entre nous cette relation d'être à être qui n'est jamais épuisée, une ouverture sur l'altérité.

7) L'humour, qui permet la prise de distance, qui permet de dire le vrai dans ce qu'il a de contradictoire mais de tellement juste.

Il conclue en disant que nous avons besoin de ces figures, qui se sont attaquées au problème de l'éducation dans des conditions difficiles et qui sont des singularités à portée universelle : Antoine Chevrier est l'une de ces figures.